

1939-1940

Jose ROSENDO

*Affecté à la 182ème Compagnie de travail.
Chargé de l'entretien du camp de Gurs*

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° n° 55 (mars 1994), p. 6, et n° 121 (décembre 2010), p. 17 et 18.

Texte éclairant à plusieurs points de vue :

- *d'abord, pour les détails fournis sur l'arrivée au camp des déportés badois, les 27 et 28 octobre 1940*
- *ensuite, pour les signes de solidarité unissant les Républicains espagnols de la 182^{ème} Compagnie de travailleurs étrangers et les internés juifs*
- *enfin, sur l'attitude, parfois débonnaire, de certains gardiens du camp à l'égard des internés.*

« J'ai en ma possession le livre de Claude Laharie dans lequel l'histoire de Gurs est très bien présentée, mais il manque quelques détails : à l'époque, il fallait être dans le camp pour savoir combien il était difficile d'y vivre.

Je travaillais dans une équipe de 10 charpentiers, faisant des travaux dans tous les îlots et, dans nos déplacements, nous avons connu toutes les misères des internés. Nous avons vu la triste arrivée parmi nous des femmes, enfants et vieillards de tous âges, qui venaient de Paris ou d'Allemagne. Nous avons vu leurs souffrances, les morts de froid et de faim. Tous les soirs, nous faisons des heures supplémentaires pour la fabrication des cercueils !(...)

Notre solidarité s'est exercée malgré nos pauvres moyens. Grâce à la cantine de notre compagnie, nous pouvions acheter quelques fruits et légumes, des marrons, et cela sans contrepartie, (trois hommes de notre compagnie ayant fait du marché noir, nous les avons rappelés à l'ordre ; il y a toujours des profiteurs !).

Pour ma part, j'ai fait évader trois filles de l'îlot «M », en coupant les fils barbelés avec ma tenaille de travail. C'était très dangereux, mais je l'ai fait...Hélas, les trois évadées avec la complicité d'une personne extérieure au camp, ont été reprises et enfermées dans une baraque de représailles. C'est par des camarades travaillant au petit train des ordures qui circulait autour du camp, que je reçus d'elles un message m'annonçant leur arrestation. Elles me demandaient de leur faire parvenir quelque chose à manger...Elles indiquaient leur position, gardées par des femmes surveillantes jusqu'à 11 heures du soir : la nuit, il n'y avait personne.

Quelques jours plus tard, j'ai trouvé des marrons à la cantine et les ai fait cuire. Malgré mes camarades qui me disaient cette mission impossible, je me décidai à leur porter ces marrons, cachés sous ma chemise.

Rampant à travers le terrain de sport, j'ai traversé un îlot, passant sous les barbelés, échappant à la vue de toute sentinelle intérieure, jusqu'à la baraque des filles prisonnières.

Grande était leur joie ! je suis resté avec elles le temps de vider les marrons de ma chemise. Elles m'ont supplié de revenir ; Je l'ai fait trois fois mais, à la troisième, je fus surpris par trois gendarmes en train de bavarder avec elles. Je me voyais mal à l'aise. Pistolet au poing, ils me demandaient : qui es-tu ? Que viens-tu faire ici ? Je tremblais, me voyant déjà dans la baraque de représailles pour hommes. Heureusement que les filles, qui parlaient bien le français, les ont supplié de me laisser partir. Bien sûr, quand ils ont vu les marrons, ils ont compris qu'il s'agissait de solidarité. Ils ont pris mon nom et le numéro de ma compagnie, me disant : demain tu seras appelé par le commandant du camp et tu iras à la baraque de représailles.

Mais le lendemain, mes camarades du petit train m'ont remis un message des filles, plus la feuille des gendarmes avec mon nom,... donc sans suite. Je remercie ces gendarmes qui ne m'ont pas dénoncé au commandant...(...)

J'aurai beaucoup de choses à dire car il n'y a que nous, et les internés eux-mêmes pour savoir combien d'injustices, de malheurs, de ravages, de dépressions ont eu lieu. Pour le moment, je garde le reste pour moi. Il y a beaucoup de ces choses connues, mais pas toutes. (...)

Rosendo Jose